



ANDRÉ TIXADOR

Résistant, ancien du commando Hispano, groupe « Foch »

« Avant la guerre j'avais fait un stage de mécanicien. Démobilisé le 27 juillet 1940, je suis aussitôt remonté sur les locomotives à vapeur. On faisait la ligne Tarbes-Morcenx. Il y avait pas mal de prisonniers qui s'évadaient... On en faisait passer une quinzaine, avec le mécanicien Diette, à la ligne de démarcation. Ils étaient en bleu de mécano. Il y avait une organisation. Je n'ai jamais compris : on ne demandait pas trop. C'était un sous-chef de gare de Mont-de-Marsan qui les amenait ; il nous faisait signe et l'homme montait. Les boches arrivaient, regardaient ; ils n'ont jamais demandé pourquoi on était trois sur la *loco*. C'était dangereux... Mais nul ne songeait aux dangers de l'action. Nous passions souvent du courrier, entre les deux zones. C'était la moindre des choses. Et voilà comment cela a commencé. Ce n'était pas tout à fait de la Résistance, mais enfin... Après, en 1941, avec des amis, on écoutait *Radio-Londres* qui demandait de faire des sabotages. On s'y est mis. On mettait du sable dans les boîtes à graisse, ou on... pissait dedans... ».

Le sabotage de l'usine Hispano-Suiza (Soues)

« J'avais réuni une quinzaine d'hommes pour faire le travail et assurer la sécurité des saboteurs. Parmi eux, des anciens de la Résistance. Germain Claverie, Jean Alexandre, Claude Pecantet, Nunez, Pellet. Ce dernier s'est fait tuer lors de la Libération de Tarbes. Nous sommes entrés par effraction, en découpant le grillage d'enceinte, à proximité du transformateur que je devais faire sauter. Il y avait deux gardiens armés dans une guérite. Nous les neutralisons gentiment et les menons un peu plus loin ; sous surveillance d'un des nôtres.

Puis j'effectue le travail délicat de poser des explosifs, doublant le système de mise à feu pour qu'il n'y ait pas d'échec. (...) Tout s'effectue normalement et l'explosion énorme réveille les habitants du quartier. Nous nous retrouvons tous chez Germain Claverie. Mission accomplie.

Le lendemain, je faisais mon rapport à Sicambre, chef du SOE, et à André Mayer du Réseau Buckmaster. Des photos avaient été prises, qui montraient les dégâts. Tout était parfait, l'aviation alliée ne viendra pas bombarder l'usine ».

Son arrestation par la Milice

« Alors que je parlais tranquillement avec un ami, j'entendis dans mon dos ; "*Haut les mains !*". J'ai cru à une blague d'un copain, et répondis en riant "*Fais pas le c... !*" Mais je sentis le canon d'un pistolet sur ma nuque, et me retournai. C'était la milice... en uniforme. Une vingtaine de miliciens, avec les principaux : Froute, Legrand, Abadie, de Lourdes... Ils étaient armés jusqu'aux dents : fusils-mitrailleurs pointés, mitraillettes, pistolets, fusils. Sept ou huit sont entrés en bousculant tout et criant : "*Haut les mains !*", groupant dans un coin du café, les consommateurs arrêtés.

On est resté là, debout, mains en l'air, plus d'une heure, avec le maire, à attendre le bon vouloir des hommes de Froute. Ils ont réquisitionné un camion, et nous ont transportés à l'école Jeanne d'Arc où nous avons été enfermés dans une salle de classe, encore meublée des bancs et tables des élèves. Il me restait des papiers compromettants sur moi. Il fallait que je m'en débarrasse. Heureusement, on ne nous avait pas fouillés. Je demandais à aller aux cabinets, et réussis à jeter tout mon chargement, dans le canal qui passe derrière les cabinets de l'école.

J'ai été interrogé par Abadie, Froute, Legrand. Ils ne m'ont pas brutalisé, mais ils étaient mauvais, hargneux. Ils sentaient bien que c'était perdu pour eux, en ce 5 juillet 1944. Cela ne les empêchait pas, matin et soir, au moment de lever et ramener les couleurs de gueuler leur chant "*Et m... pour le roi d'Angleterre qui nous a déclaré la guerre*". »